

> Guy Sharett, artisan de l'école du «street Art» à Tel-Aviv

Élevé à Ashdod, Guy Sharett, 44 ans, a baigné depuis toujours dans la langue de Molière. Mais pas seulement. Ce polyglotte d'une curiosité pluriculturelle sans limite a surtout conçu une recette innovante et infaillible pour partager sa passion de l'hébreu. Aux anglophones et francophones, il propose chaque vendredi ou presque une promenade urbaine, basée sur les tags qui décoorent les murs de Florentin, au sud de Tel-Aviv. Un «graffiti tour» qui sert de matière première à un cours d'hébreu pas comme les autres. Explications.



Comment vous est venue l'idée de ces visites guidées autour du «street art» et de la langue hébraïque?

Tout a commencé il y a quatre ans, pendant l'été de la révolte des tentes qui s'est déployée dans tout le pays durant le mois de juillet 2011. Le boulevard Rothschild s'est couvert de centaines de tentes plantées par les protestataires en faveur de la justice sociale et chacune de ces «habitations» comportait des bannières ornées de slogans, jeux de mots et autres joyaux de la langue hébraïque. J'ai remarqué que la plupart des étudiants étrangers auxquels j'enseignais l'hébreu ne pouvaient pas vraiment saisir le sens de ces expressions. Une interface locale s'avérait nécessaire. J'ai alors démarré

via Facebook une leçon d'hébreu sous forme de promenade dans l'enclave du camp de tentes. Muni de mon ardoise, je me suis mis à expliquer les slogans, tout d'abord sur le plan linguistique mais ensuite, comme on pèle un oignon, en décryptant les références politiques, sociales, historiques, qui étaient évidentes aux yeux des Israéliens, mais pas faciles à appréhender pour des nouveaux venus. À mon grand étonnement, près de vingt personnes ont rejoint l'événement que j'avais créé, et tous l'ont adoré.

Quel était leur profil?

J'ai repéré de nombreux «réfugiés» de l'Oulpan, des «survivants» de ces classes d'hébreu pour nouveaux immigrants,

des gens qui avaient laissé tomber leurs cours hebdomadaires, qui souhaitaient apprendre la langue hébraïque mais avaient eu une mauvaise expérience en termes d'apprentissage. Avec mon approche, on apprend de manière ludique, l'hébreu tout comme la culture israélienne. Ce n'est pas un substitut de l'Oulpan, formule que je recommande pour les fondamentaux, mais un complément.

Par la suite, vous vous êtes appuyé sur le «street art» pour exercer votre pédagogie. Pourquoi cet art des rues se développe-t-il autant dans le sud de Tel-Aviv, et dans le quartier de Florentin en particulier?

Florentin et les quartiers avoisinants au sud-ouest de la ville sont encore dans un état relativement négligé. On y trouve de nombreux ateliers qui sont appelés à disparaître dans les prochaines années, et avant que la gentrification prenne le dessus, les artistes veulent utiliser cet espace. La mairie de Tel-Aviv a compris le potentiel du *street art*, donc dans les zones appelées à être démolies, elle n'applique pas la loi interdisant les graffitis. Ce qui permet à cette scène d'émerger, en particulier dans les ruelles situées à l'ouest de la rue Abarbanel. Florentin est un quartier qui tolère les modes de vie marginaux. On y trouve des artistes, des artisans, des gays et lesbiennes, des musiciens et des acteurs. Et c'est normal que le «street art» en fasse partie.

Lesquels parmi les jeunes artistes vous semblent les plus intéressants via leurs créations sur les murs de la ville? Et que disent les tags de la société israélienne?

La plupart des artistes que j'aime ne signent pas de leur nom. Ils inscrivent des messages anarchiques, politiques, ils peuvent être végétaliens et appartenir à toute la gamme de la carte politique israélienne. Certains à l'instar de Nitzan Mintz ou Oren Ailam, écrivent de la poésie dans la sphère publique et m'alimentent en textes de grande qualité que je m'empresse d'analyser avec les étudiants et les touristes. Cela dit, Florentin n'est pas un kaléidoscope de la société israélienne. C'est un quartier plus à gauche, qui héberge des groupes anarchistes ou végétaliens. Ma visite guidée baptisée «Florentin urban culture tour» offre une perspective – dépourvue de censure – sur l'Israël d'aujourd'hui. On y aborde les problèmes du pays tels qu'ils se posent. Il ne s'agit pas de se promener dans une carte postale pour touristes!

Vous alimentez aussi la chronique Streetwise de la radio anglophone TLV1. Tel-Aviv continue d'être une ville polyglotte? Une tour de Babel?

Mes podcasts de la rubrique «Streetwise hebrew» viennent juste de passer le cap des 200'000 téléchargements, et

ils sont effectivement diffusés dans le cadre d'une émission sur la radio digitale TLV1. J'y commente en anglais des expressions populaires ou idiomatiques de la langue hébraïque, en utilisant des exemples puisés à la radio, sur Youtube ou dans l'univers des chansons ou de la culture pop. Chaque épisode dure 7 à 8 minutes, un format pratique à écouter quand on fait la vaisselle! Ce qui est très drôle pour moi, c'est de recevoir des e-mails, et des messages du monde entier avec des questions sur les zones d'ombre des expressions ou de la grammaire hébraïque. Israël a toujours été un pays d'immigration. Mes grands-parents ont été des immigrants, donc rien de nouveau sous le soleil. Ici, les enfants ont toujours enseigné l'hébreu à leurs parents et à leurs grands-parents. Le phénomène se retrouve dans les autres grandes villes du monde où s'épanouissent des communautés d'immigrants.

Vous travaillez pour Google, l'un des nombreux groupes de la tech à s'être établis dans la ville. Les médias digitaux favorisent-ils la diffusion de la culture underground israélienne?

Lorsque vous observez le design des incubateurs de start-up disséminés dans la ville, où vous pouvez apporter vos portables et travailler, il s'avère que la plupart du temps cet environnement emprunte un style proche des graffitis, brut de fonderie. Donc oui il y a une certaine influence de la culture branchée que véhicule le *street art* sur notre espace de travail».

Nathalie Hamou

Pour en savoir plus:

www.streetwisehebrew.com

À noter: Guy Sharett guide aussi bien les résidents de longue date que les touristes venus passer un week-end à Tel-Aviv.

